

*Yves Roguet*

Université Lumière Lyon 2

**CORRESPONDANCE SENTIMENTALE  
OU CORRESPONDANCES IDÉOLOGIQUES?  
ABÉLARD ET HÉLOÏSE**

1. Qui ne connaît la «tres sage Helloï»,

Pour qui chatré fut et puis moyne  
Pierre Esbaillart a Saint Denis<sup>1</sup>?

Oubliés un siècle après leurs amours<sup>2</sup> nées en 1117 lorsqu'Abélard a 38 ans et Héloïse à peine 18<sup>3</sup>, sauf de Jean de Meun<sup>4</sup>, de Jean Molinet, qui en 1503 «translate» de rime en prose le *Roman de la Rose*, et de Villon, ils survécurent pourtant dans près de 70 ouvrages littéraires dont Ch. Charrier donne la liste jusqu'en 1934<sup>5</sup>, et dont le dernier est sans doute le roman publié chez Gallimard en 1969 par Paul Zumthor, *Le puits de Babel*. L'époque romantique surtout se passionna pour les deux amants puisqu'on se recueillait alors sur leur tombeau au Père Lachaise ou sur l'emplacement de la maison de Fulbert dans l'île de la Cité; mais ces amours devinrent célèbres aussi par la mutilation de Pierre si bien qu'on édita en 1917 *La*

---

<sup>1</sup> Villon, *Œuvres*, éd. par L. Foulet, Paris, CFMA, 1966, vers 337-339.

<sup>2</sup> Jean de Meun, *Traduction de la première épître de Pierre Abélard [Historia calamitatum]*, éd. par Ch. Charrier, Paris, Champion, 1934, p. 15.

<sup>3</sup> Ch. Charrier, *Héloïse dans l'histoire et dans la légende*, Paris, Champion, 1933, p. 52.

<sup>4</sup> Jean de Meun, *Roman de la Rose*, éd. par F. Lecoy, Paris, CFMA, 1966-1970, vers 8729-8802.

<sup>5</sup> *Héloïse dans l'histoire...*, p. 639-645: 17 romans du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, 18 pièces de théâtre (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.), 17 pièces en vers (XII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.), 1 almanach (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.), 22 imitations ou parodies (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.).

*marraine de l'Abélard* dans la collection «Pour distraire nos poilus»<sup>6</sup> et qu'un chapiteau de la salle des Gardes de la Conciergerie montre Héloïse brandissant fièrement un spectre inédit.

Pour Ch. Charrier après d'autres, Abélard a fabriqué lui-même ce recueil épistolaire<sup>7</sup>. Eric Hicks, pourtant généralement fidèle à J. Monfrin, use pour cette correspondance «qui vise la réhabilitation d'Abélard» d'une formule assez embarrassée: «rien ne s'oppose à ce que ce sentiment [que la correspondance a été revue et corrigée par un tiers] ne s'accorde à la thèse de l'authenticité, largement entendue»<sup>8</sup>.

Pour simplifier recourons au résumé par P. Zumthor de quatre thèses sur la nature de cette correspondance:

- recueil authentique, remontant au début ou au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, mais retouché légèrement au XIII<sup>e</sup> siècle;
- sorte de roman épistolaire, à fin morale, dû à Abélard lui-même;
- recueil de lettres colligé et sans doute corrigé par Héloïse après la mort d'Abélard;
- dossier factice, compilé au Paraclet, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>.

Mais «personne ne considère que ce recueil représente la mise bout à bout de lettres originales»<sup>10</sup>. Notre question n'est pas plus de savoir si ces textes relatent la vérité des faits mais pourquoi ils constituent *une* relation des faits, ou même *de* faits. En somme, «un tout» – puisque tout le monde s'accorde à le reconnaître – qui se sert de faits, de sentiments aussi, authentiques peut-être, pour exposer des théories d'une époque, composé par un auteur qui est – ou n'est pas – Abélard ou/ni Héloïse. Non pas une correspondance, ni même un roman épistolaire, mais une *disputatio*.

«Un tout» presque trop cohérent pour ne pas être fictif.

Les lettres ne mentionnent ni lieu ni date comme si, emblématiques, elles se situaient hors de la réalité. Bien sûr une chronologie relative étroite

<sup>6</sup> Collection Gauloise, n° 8, par Duclos-Bretigny, Imprimerie de la Bourse du Commerce (Bureau), Paris.

<sup>7</sup> *Héloïse dans l'histoire...*, p. 12-28.

<sup>8</sup> *La vie et les épistres Pierres Abaelart et Heloys sa fame*, éd. par E. Hicks, Paris, Champion, 1991, p. XXV.

<sup>9</sup> *Abélard et Héloïse, Correspondance*, trad. et prés. par P. Zumthor, Paris, Bibliothèque médiévale, 10/18, 1979, p. 10.

<sup>10</sup> J. Monfrin «Le problème de l'authenticité de la Correspondance d'Abélard et d'Héloïse», dans *Pierre Abélard – Pierre le Vénérable*, Paris, CNRS (Actes du Colloque international n° 546), pub. sous la direction de R. Louis, J. Jolivet, J. Chatillon, 1975, p. 424. Voir aussi les références sur ce problème dans *La vie et les épistres Pierre Abaelart...*, p. XVIII, note 3.

visé à en établir la cohésion et de là la vraisemblance. Ainsi, l'*Historia Calamitatum*, première lettre, prétend-elle compléter un entretien qu'Abélard aurait eu avec son hypothétique ami<sup>11</sup>; le début de la lettre II, d'Héloïse, se réfère à la fin de la lettre I et aux périls que court «aujourd'hui encore» Abélard<sup>12</sup>. Le début de la lettre III d'Abélard, «je ne t'ai encore écrit [...] ce mutisme n'est pas dû à la négligence»<sup>13</sup> se rattache précisément à des reproches d'Héloïse en fin de la lettre II<sup>14</sup>.

Mais les lettres II, IV, d'Héloïse, et V, d'Abélard, sont liées de façon incongrue par des citations textuelles des lettres précédentes, comme si le scripteur voulait s'assurer que le lecteur, l'auditoire devrait-on sans doute dire, avait bien à l'esprit le sujet de la réponse, disons même le sujet qui va être commenté de façon toujours très structurée: Héloïse résume la lettre I d'Abélard («la promesse qu'en commençant [...], après avoir raconté [...], passant alors [...], enfin [...]»)<sup>15</sup>, et cite un extrait de la fin de la lettre précédente («si Dieu me livre...») qu'elle abrège d'un «etc.»<sup>16</sup> Et Abélard cite encore ce même passage qu'il résume en «quatre points»: «tu te plains [...], puis [...], ensuite [...]» et «enfin»<sup>17</sup>, avant de «tenir à répondre à chacun de ces points», de façon tellement systématique qu'il en vient aussi dans cette lettre V à utiliser pour argument une très longue citation de la lettre II d'Héloïse<sup>18</sup> et des propos précis de celle-là des lettres II et IV<sup>19</sup>. On conviendra que de tels procédés manquent de la spontanéité et de l'immédiatité qui signent des «entretiens délicieux» et intimes.

On peut trouver une recherche de vraisemblance cohérente encore dans l'évident souci de justifier la correspondance: le désir «de joindre par écrit le récit de [ses] malheurs» aux consolations de l'entretien pour permettre à l'ami de relativiser ses maux (I, 3-6); ou aussi l'hypothèse, déjà dans la lettre I, de la séparation des deux amants qui donnerait alors lieu à une correspondance, telle une annonce de la suite (I, 267-268), prophétique dans une lettre originale mais signe d'une composition dramatique de la part d'un auteur concernant l'ensemble; l'insistante demande encore d'Héloïse à recevoir des lettres

<sup>11</sup> Lettre I, 1.2-4. Pour le confort du lecteur nos citations des *Lettres* seront en français moderne, tirées de la traduction par P. Zumthor, *op. cit.* Mais par souci d'exactitude nous donnons les références du texte en ancien français édité par E. Hicks, *op. cit.*, le numéro de la lettre étant suivi des numéros de lignes.

<sup>12</sup> I, 1415 repris en II, 31.

<sup>13</sup> III, 5-6; V, 268.

<sup>14</sup> II, 230 et II, 267-268.

<sup>15</sup> II, 16, 18, 19, 20, 24, 28, 30.

<sup>16</sup> IV, 16-17 citant III, 183-184.

<sup>17</sup> V, 4, 6, 9, 12, 15.

<sup>18</sup> V, 178-185 citant II, 41-47.

<sup>19</sup> V, 263 reprend IV, 241 et V, 268 reprend II, 259.

d'Abélard<sup>20</sup>. Recherche de vraisemblance toujours que la volonté d'inscrire le texte dans la réalité en renvoyant l'hypothétique ami-lecteur à ce qu'il sait de la réalité: «vous connaissez [...], vous n'ignorez pas [...] par oui-dire [...]»<sup>21</sup>.

Mais, l'artifice que traduit cette recherche se révèle surtout par la composition. Composition dans les suscriptions qui conduit à un progressif dénouement du couple. Dans la lettre II Héloïse rappelle le couple par, «seigneur, époux, servante, épouse» qu'elle l'infléchit par «plutôt son père plutôt son frère, plutôt sa fille, plutôt sa sœur» tout en terminant par une nomination en relief: «à Abélard, Héloïse». Ensuite Abélard garde la nomination, la référence réciproque par le possessif mais s'en tient à la fraternité et ajoute la référence au Christ (III, 2-3). Héloïse reprend cette référence au Christ en maintenant la référence réciproque qu'elle souligne du seul mot «à son unique, son unique» (IV, 2). Enfin Abélard ne conserve plus que la référence au Christ, sans même plus de référence réciproque: «à l'épouse du Christ, le serviteur du Christ» (V, 3).

La composition se trahit encore dans chaque lettre par le même procédé que celui que l'on reproche à Jean de Meun: dans la linéarité de la narration, des dérives apparentes, en fait parfaitement maîtrisées, et une composition circulaire en abyme, qui révèlent la véritable progression de fond. Ainsi la lettre I résume brièvement deux thèses sur les universaux dans le récit du conflit avec Guillaume de Champeaux (I, 78-84). Ces enclaves concernent aussi le concile de Soissons, Héloïse même, le Paraclet (I, 1021-1090). Mais un exemple est plus vaste et significatif: le récit de la vie des moniales au Paraclet (A) est interrompu par la demande faite à Abélard de leur «assurer le bénéfice de sa prédication» (B) (I, 1221) qui offre prétexte à un développement sur les «murmures malveillants» que suscite la compagnie des femmes, et plus généralement sur la réputation (C) (I, 1236) dans lequel il est question de la castration (D); puis le texte remonte avec l'exemple du Christ à la «familiarité des femmes» et à la réputation (C) (I, 1263-1264), à l'aide accordée au Paraclet (B) et à la reprise de la narration (A) (I, 1345).

De même la lettre V, d'Abélard, enchâsse dans sa demande de prières à Héloïse le long développement sur «l'Ethiopienne noire mais belle» ainsi que son commentaire scolastique avant de revenir à: «c'est pourquoi je réclame vos prières» (V, 41-173). Et Abélard réitère à la fin de cette même lettre sa demande de prières puisque «tu m'as pour serviteur, comme je te l'ai dit plus haut»<sup>22</sup> pour conclure par la prière même qu'il s'est composée:

<sup>20</sup> II, 42-43 ou II, 279-280.

<sup>21</sup> I, 132, 222, 241, etc.

<sup>22</sup> V, 567-568 et la suscription «A l'espouse de Jhesu Crist, li sien sers».

ainsi la lettre termine sur le motif par lequel elle s'ouvrait et la composition circulaire et argumentative est bouclée après quatre points articulés clairement. Quand Abélard rapporte les propos d'Héloïse il ne la fait pas procéder différemment: elle aurait refusé les entraves du mariage en alléguant «le préjudice pour l'Eglise [...], les larmes des philosophes [...] et le joug honteux d'une seule femme» (I, 393, 396), motifs qu'elle aurait ensuite développés en se référant à l'apôtre (I, 399-405), aux écrits des philosophes et des Saints (I, 401-422) et enfin à l'incompatibilité du «pupitre et du berceau» (I, 424-461), avant de renouer avec l'idée de départ que le mariage est «humiliant pour lui» (I, 390).

Voyons maintenant plus précisément encore l'articulation de cette correspondance et comment elle constitue véritablement une «cor-respondance» de chaque lettre dans sa résonance avec les autres et surtout avec la première, creuset des thèmes, dont les suivantes constituent des variations.

L'autobiographie commence dans la lettre I par une autoglorification si manifeste – peut-être proche de la vérité – qu'on ne saurait ne pas y voir une intention de contraste organisé avec la suite, puisque tout aurait été rédigé à un moment où Abélard s'était convaincu de la vertu de l'humilité. Dans un évident souci de dramatisation, l'auteur propose tout d'abord l'illusion d'un Abélard en situation initiale; puis dès la deuxième partie de la lettre I, Abélard tel qu'il était réellement devenu au moment de la rédaction de l'ensemble de cette correspondance; désincarné pourrait-on dire, si l'intérêt de l'œuvre était bien l'histoire des amours d'Abélard et d'Héloïse. Rappelons à cet égard que sur 1465 lignes, seules 317 sont consacrées à Héloïse, dont 89 seulement à leurs amours (I, 252-341), 178 au mariage (plutôt qu'à *leur* mariage) (I, 342-520) et 48 à la mutilation d'Abélard (I, 521-569), ces lignes comportant d'ailleurs des généralisations.

L'auteur fait feu de tout bois pour recréer l'illusion d'un Abélard conquérant le monde, jeune noble délaissant la «cour de Mars» pour le «giron de Minerve» et utilisant avec constance le vocabulaire militaire<sup>23</sup>.

L'évocation d'autrui manifeste la même finalité: Abélard paraît «incommode» à ses adversaires animés d'«envie» et de «jalousie» devant le nombre de ses étudiants. Et pourtant les obstacles auraient été nombreux: il était «jeune et le dernier venu», ses ennemis sournois intriguaient secrètement, par insinuations, Fulbert se réconcilia pour mieux le trahir *en achetant* à prix d'or un serviteur qui *de nuit* conduisit les agresseurs dans sa chambre *retirée* (I, 530-532). Les

<sup>23</sup> Cf. «mes succès, tournoi intellectuel, ruine les positions, contraignis, conflit, établir son camp, mettre le siège, libérer de mes attaques son chevalier, une citation d'Ajax au combat, triomphe, issue du combat vaincu», etc. (I, 19-136).

grands de ce monde au contraire, comme une reconnaissance, lui étaient acquis: le successeur de Guillaume lui offre sa chaire, Geoffroy, évêque de Chartres, le défend au concile de Soissons, le comte Thibaut lui offre un refuge près de Provins et même «le roy et les siens» le soutiennent dans son désir de quitter l'attache à Saint Denys; Héloïse elle-même rappelle qu'il «a refusé des dons royaux et princiers» (II, 88–90). Plus largement encore il est reconnu par l'appui général que lui apporte l'indéfini «on»: «on racontait [...], on retire [à Guillaume] l'enseignement officiel, [...] des disciples, des bruits reprochent à Guillaume [...]» (I, 111–112). Ses adversaires sont mis en scène à son avantage: venu à Guillaume dans le beau rôle de l'étudiant confiant et soumis, il put le vaincre par des «arguments irréfutables» (I, 76); la «stérilité» d'Anselme de Laon le contraignit «à être de moins en moins assidu». L'épisode du commentaire d'une obscure prophétie d'Ezéchiel «à livre ouvert» met Abélard en scène dans les pires conditions pour mieux magnifier sa victoire; ouvert par «un jour» (I, 164), l'épisode est dramatisé par le style direct et la progression de «peu vinrent» (I, 187), car «on le jugeait assez ridicule d'avoir accepté ce pari», au «bruit» qui attira des étudiants à la seconde leçon et «aux notes» que prit l'assemblée soucieuse «de ce qui avait été dit auparavant» (I, 192–195). Abélard se donne encore le même beau rôle en proposant à Fulbert, par pitié, «plus qu'espéré» (I, 378): épouser la nièce séduite.

Pour glorifier Abélard, l'auteur fait également parler les faits: la renommée tout d'abord; «Saint Denys tenait à lui pour l'honneur qu'elle tirait de son nom» (I, 914–915, 939), «sa renommée courait le monde» (I, 1091–1092). L'univers aurait appris avec stupéfaction «la vengeance de Fulbert» (I, 556). Certes Abélard était célèbre de son temps, mais ce souci de la renommée ne laisse de surprendre<sup>24</sup>. Et l'arsenal de la glorification s'enrichit aussi de l'apparente objectivité du récit: Melun où il installe «son école [...] présumant de son génie» et «malgré son âge», est «illustre» et «résidence royale». Les raisons du succès qu'il reconnaît à ses adversaires en fait les assassinent: «l'âge et la mémoire plus que l'intelligence» (I, 144–145).

Toute cette gloire mondaine est assise sur sa science, le véritable savoir, au point qu'en ce savoir même résident, avec la beauté, l'attrait d'Héloïse (I, 256–259) et la certitude d'Abélard de son succès auprès d'elle: «je brillais par la réputation, la jeunesse et la beauté; je ne craignais aucun refus» (I, 263–264).

Par ailleurs, sans jamais évoquer ses sentiments<sup>25</sup>, Abélard se dit «pris tout entier d'une passion voluptueuse» qu'il décrit comme la conséquence

<sup>24</sup> Cf. I, 40, 56, 222–223, 259, 263, 296, 381, 1091–1092, 1265–1266, 1272, 1273, etc.

<sup>25</sup> Sauf par: «un même toit nous réunit, puis un même cœur» (I, 298–299).

«de la prospérité qui enfle toujours les sots, et de la sécurité matérielle qui énerve la vigueur de l'âme et la dissout facilement parmi les séductions charnelles» (I, 224–226). Alors «il lâche la bride de ses désirs» (I, 228); en l'incitant à «châtier sans retenue» Héloïse, Fulbert donne «toute licence à ses désirs» et lui permet d'obtenir «par la menace et les coups ce que les caresses pourraient être impuissantes à conquérir». Et ces coups, donnés «pour détourner les soupçons», étaient «d'une douceur plus suave que tous les baumes» à ces amants qui explorèrent «toutes les phases de l'amour, tous les raffinements insolites» sans que «le dégoût ne leur vînt jamais» (I, 309–313). Confession sincère peut-être, mais étonnamment jubilatoire ou complaisante au moins, comme celle d'un maître parvenu au faite de sa gloire sans avoir jamais «fréquenté aucune femme» (I, 243–246) et découvrant les jouissances de la chair avec une jeune étudiante toute à sa dévotion.

Cependant la composition de la correspondance révèle déjà dans cette lettre I avec l'amorce sur des critères d'un philosophe du monde des jugements qu'Abélard portera ensuite avec des critères plus mystiques.

Ainsi l'évolution, ou la *disputatio*, s'ébauche dans le regard porté sur le savoir: avant la narration de ses amours – qui ressemble à une digression qu'il s'autorise («je tiens à vous raconter cette histoire, vous l'avez apprise par oui-dire, mais je vous l'exposerai [...]») (I, 239–241) sur le thème des rapports entre la chasteté et l'étude de la philosophie – il évoque sa bienheureuse guérison par la grâce divine de «l'orgueil de la science» et de la luxure (I, 234–235). Il prête même à Héloïse qui le supplie de ne pas l'épouser une référence à Saint Augustin selon laquelle «des philosophes doivent leur nom plus à leur conduite qu'à leur science» (I, 478–479). L'idée revient plus loin avec l'appui des Pythagoriciens, Platon et Saint Jérôme (I, 927–977)<sup>26</sup>. C'est pourquoi Abélard se réjouit en fin de la lettre de ne pas être distrait par les soucis domestiques (I, 1015–1017). Et c'est dans cet esprit qu'il proposa, malgré la publicité du scandale (I, 349), un mariage secret pour ne pas porter atteinte à sa réputation et qu'Héloïse parle de «plaisirs honteux» du mariage, «Charybde» (dans le texte latin) et «abyme d'obscénité», tache imprimée à la philosophie que ne sut éviter Socrate. Abélard amorce aussi dès la lettre I un jugement sur sa mutilation: «Dieu le frappait avec justice» (I, 550–551) même si encore il se désole «qu'un instant ait suffi à abaisser, peut-être à détruire sa *gloire incontestée*» (I, 548); Fulbert, qu'il «avait trahi», lui infligeait par sa trahison de *justes* représailles (I, 552–553).

<sup>26</sup> La métaphore des sens en fenêtres permettant l'entrée des vices dans l'âme est traditionnelle au Moyen Âge, surtout depuis les *Moralia* de Saint Grégoire sur le livre de Job. Il n'en reste pas moins que le motif est encore repris par la lettre V (V, 145–147) en écho de la lettre I.

Les lecteurs modernes se sont plus attachés au drame des amants qu'à ce qu'il pare et permet: la pluralité des regards portés sur les composants de sa narration. Ceux-là sont tout entiers contenus dans la lettre I qui offre le cadre et l'histoire, mais aussi la matrice et les thèmes des lettres suivantes, les lettres II et IV s'opposant aux lettres III et V. Dans la dramatisation de cette progression narrative il convient d'attribuer les lettres à deux voix<sup>27</sup> qui exposent deux voies plutôt qu'à deux personnes. De quoi disputent ces deux voix? De la philosophie et de sa gloire mondaine, de l'amour et des désirs (et secondairement du mariage), du mal surtout et de la Providence divine i.e. de la consolation par le Paraclet. Sous le voile d'une correspondance épistolaire sentimentale apparaît une «cor-répondance» tissant les mêmes thèmes en des motifs différents.

A la glorification d'Abélard par le récit du succès de ses cours s'oppose déjà autant l'incitation d'Héloïse à être philosophe à plein temps à l'écart de la foule que la conclusion de la lettre I: le désir «d'enseigner par son exemple, à ceux qui y aspirent, à réfréner leur ambition» (I, 1417-1418); la lettre V assure l'idée: «Dieu s'est douloureusement indigné de voir les trésors de science qu'il leur avait confiés autrement exploités qu'à l'honneur de son nom» (V, 420-422) et «par une sorte de violence peut-être a-t-il voulu que leur exemple détournât d'une science présomptueuse la foule des lettrés» (V, 437-439).

La science doit être efficace, fertile, dynamique pourrait-on dire: aussi Abélard reproche-t-il à Anselme de n'être qu'éloquent devant un auditoire muet, «sans donner de lumière, sans fruits, stérile» (I, 147-155); aussi se reproche-t-il d'être «devenu à Saint Gildas, dans ce pays sauvage, inutile et stérile à lui-même et aux autres, inefficace», lui «naguère si fécond parmi les étudiants» (I, 1168-1171). La lettre V ne parle dans les mêmes termes que de sagesse: celle d'Héloïse «fructifie avec abondance pour le seigneur»; et inversant le schéma de la lettre I où Héloïse se désolait qu'en l'épousant Abélard se détournât de la gloire du philosophe pour «les soins d'un ménage au milieu des vagissements d'un nouveau-né» (I, 424-429), il est heureux qu'en épousant le Christ Héloïse «feuilleter les livres saints» au lieu d'être réduite «aux vulgaires travaux féminins» (V, 429-435).

L'image de la femme évolue également: elle est tout d'abord Eve, cause de la chute, par les séductions charnelles qu'elle exerce, au point qu'Abélard assure à Fulbert que «son aventure ne surprendra pas puisqu'on sait dans quels abîmes les femmes, depuis l'origine du monde, ont précipité les grands hommes» (I, 373-377); Héloïse elle-même, dans la lettre IV, reprend le motif: «des femmes ne pourront donc jamais conduire les grands hommes qu'à la ruine» (IV, 123-127), l'accompagnant de références nombreuses

<sup>27</sup> E. Hicks, *op. cit.*, p. XXV, parle de «trois voix».



comme il sied à toute bonne leçon. Mais dès la lettre III, Abélard inverse encore le motif, tout d'abord en rappelant leur rôle dans des résurrections: «les plus merveilleuses résurrections ont eu pour principaux sinon seuls témoins des femmes, accomplies pour elles» et, bien sûr, des exemples suivent (III, 99–105). Eve ou Marie, c'est la traditionnelle opposition que le Moyen Age aime souligner dans l'inversion d'Eva en Ave.

Ce débat entre Abélard et Héloïse en porte un second en germe: Abélard ne parle jamais que de luxure, de «séductions charnelles» (I, 224–236), des «turpitudes auxquelles sa concupiscence effrénée avait amené leurs corps, du borbier où il se roulait», rappelant encore «ses menaces et ses coups, l'ardeur de son désir» qui le menait à «ces misérables et obscènes plaisirs qu'il n'ose plus même aujourd'hui nommer» (V, 345–355). Héloïse au contraire distingue amour et désirs: devrait-elle imaginer que «c'est la concupiscence qui l'a lié à elle, le goût du plaisir plutôt que l'amour» (II, 231–243)? Et sans doute veut-elle voir dans l'ordre inversé de la suscription de la lettre III une marque d'affection: elle attend en vain un mot qui qualifierait autrement leur union que ceux d'Abélard.

La voix de la soumission confiée à Héloïse, prête à suivre Abélard jusqu'en enfer (II, 259), soumission martelée dans les lettres II et IV de multiples «c'est toi que [...], c'est sur ton ordre que [...], c'est à toi plus qu'à Dieu que j'ai cherché à plaire [...]», Abélard «l'unique objet de son désir qui règne en seul maître sur son âme comme sur son corps»<sup>28</sup>, cette soumission absolue à l'unicité d'Abélard qu'Héloïse s'acharne à proclamer dans la suscription de la lettre IV comme dans l'apostrophe («je m'étonne, ô mon unique» [...] IV, 3) répond et s'oppose au même motif annoncé dans la lettre I: c'est à Dieu et non aux hommes qu'il faut plaire, «que sa volonté soit faite» (I, 1419–1465). Et la lettre V reprend les termes mêmes d'Héloïse pour en démontrer le caractère «dangereux et avilissant» (V, 256–262); elle est désormais l'Epouse du Seigneur: «ne cesse de contempler dans le Christ, ma sœur, ton unique Epoux» (V, 457), «c'est lui qui t'aimait véritablement et non moi» (V, 511–513).

Le thème de la mutilation subit lui aussi une évolution qui révèle la composition idéologique plus encore que l'évolution psychologique. Considérée comme une infamie, une trahison et une honte, la mutilation devient progressivement un effet de la justice divine et même de la grâce divine: amorcé par trois brefs membres de phrase dans la lettre I<sup>29</sup>, le motif s'épanouit clairement dans la lettre V: «cette épreuve lui fut utile et la vengeance de Dieu s'exerça avec justice»<sup>30</sup>; «tiré des saletés où il se

<sup>28</sup> II, 137–154 et IV, 240–243.

<sup>29</sup> I, 234–235; 550–553 et 125–158.

<sup>30</sup> V, 288–405 et 532–581.

plongeait comme dans la fange, il fut circoncis de corps et d'esprit» (V, 359-362), «purifié plutôt que mutilé» en perdant ses «parties honteuses» (V, 371-372), «le corps blessé mais l'âme guérie» (V, 538). Il reconnaît même sa propre trahison, ajoute des fautes qu'omettait l'autobiographie, un revirement qui dramatise ce qui sinon ne serait que débat sur la justice et la clémence souveraines de Dieu.

Enfin, après la philosophie et la femme, la consolation constitue le troisième thème autour duquel se forge l'unité thématique des lettres, par un travail de composition en échos, résonances et confrontations. Il trouve sa matérialisation dans l'édification de l'abbaye du Paraclet, le Consolateur (avec le débat sur cet intitulé), et dans la prière de miséricorde confiée à Héloïse en clôture de l'œuvre. Annoncé lui aussi par trois courtes phrases de la lettre I, le thème s'épanouit à la fin de la lettre V pour fermer l'œuvre: par les épreuves endurées la grâce divine permet l'expiation; «de quelle Charybde dévorante», «de com grant devouement de peril» les filets de la miséricorde divine «les ont-ils repêchés» (V, 323-329)! «La clémence de Dieu décréta leur salut commun» (V, 409-410). L'idée qui anime la voix d'Abélard est que Dieu dispense généreusement sa miséricorde – surtout si l'on prie et en particulier les femmes, thème qui lie les lettres III et V (III, 30-32 et V, 28-40). C'est donc pour un effet de contraste avec l'insigne clémence divine qu'Abélard rappelle complaisamment leurs fautes dans la lettre V (V, 343-355).

Auparavant Héloïse a prêté sa voix à l'antithèse de la *disputatio* sur l'universalité de la grâce divine: elle ne peut «véridiquement» dire «grâce en soit à Dieu» (V, 213-214); «la destinée a épuisé contre elle ses traits meurtriers» (IV, 73-75) et «des biens et les maux, le sort lui a tout fourni sans mesure» (IV, 89-90). Elle développe longuement<sup>31</sup> le motif de la cruauté d'un Dieu inique, doublement injuste de les avoir punis alors qu'ils avaient réparé et d'avoir frappé Abélard seul. Elle continue de «brûler de toutes les flammes qu'attisent en elle les ardeurs de la chair, celles de sa jeunesse et l'expérience des plus délicieuses voluptés» (IV, 220-223); quelle serait la sincérité de son repentir «quand l'âme conserve le goût du péché et brûle de ses anciens désirs», incapable «de susciter en elle un repentir susceptible d'apaiser Dieu» (IV, 173-181), incapable de «détester les plaisirs amoureux goûtés, ni même de les chasser de son souvenir ni durant son sommeil ni durant les solennités de la messe» (IV, 198-205)? Elle met fin à sa correspondance en refusant le combat contre le souvenir car «il lui est plus sûr de fuir le danger que de provoquer la bataille» (IV, 281-289).

<sup>31</sup> IV, 65-156.

Cependant tous deux s'accordent sur le thème corollaire de l'hypocrisie de certains religieux: Guillaume de Champeaux prit l'habit chez les clercs réguliers dans l'espoir d'accéder à la prélature et ce n'était que «piété hypocrite», affirme Abélard (I, 67–69 et 73); tout comme le protégé de celui-là «entra lui-même en religion désespérant des gloires de ce monde» (I, 128–129); ce que fera finalement, sous la contrainte certes, Abélard! Héloïse reconnaît, revendique que «seul un ordre d'Abélard et non des sentiments de pitié la livra dès la première jeunesse aux rigueurs de la vie monastique» (II, 248–251); et si on la «juge pieuse», c'est que «de nos jours la religion n'est plus pour une grande part qu'hypocrisie», concédant qu'il «peut être louable, quelle que soit la vérité du cœur, de ne pas scandaliser l'Eglise par l'exemple d'une conduite mauvaise» (IV, 228–235), ce dont ne se privent pas les moines de Saint Denys et de Saint Gildas comme se plaît à le décrire Abélard. Et elle conclut, de façon toujours aussi argumentée, que «la fidélité aux pratiques extérieures, commune aux réprouvés et aux élus, est chez les saints souvent moins grande que chez les hypocrites» (IV, 263–266)<sup>32</sup>; Abélard reprend encore l'idée dans sa réprobation de l'impudent spectacle auquel se livrent les moines à grilles du cœur ouvertes «surtout si quelque solennité liturgique les revêt d'ornements précieux», soucieux de «la richesse des pompes extérieures et de l'abondance des offrandes» et obéissant moins à leur devoir qu'à la coutume» (V, 150–162).

«La correspondance est un monologue alterné, dont l'objet a cessé d'être le même», écrit P. Zumthor<sup>33</sup>. Tous ces rapprochements nous invitent plutôt à penser à des variations sur quelques thèmes communs, une *disputatio* sur l'adversité et la Providence, sur la liberté et la responsabilité: par Héloïse parle la voix du monde et de l'homme qui y vit, par Abélard s'expriment le passage et la soumission à la loi supérieure. Aussi le thème de la mort au monde y est-il sous-jacent avec ceux de la gloire et du bonheur dans le monde: dans sa seconde lettre Abélard prend soin de demander à «sa sœur, chère *autrefois* dans le siècle et très chère *maintenant* dans le Christ» (III, 23–24), d'écouter «avec l'oreille *du cœur* ce que souvent elle a entendu avec celle *du corps* (III, 130–132) et, en conclusion, de «prouver *au mort* combien elles [les moniales] ont aimé *le vivant*» (III, 201–202). Sa lettre V exprime le même désir de mort au monde pour être «affranchi des tristesses de cette vie» car «*la fin d'une vie* malheureuse est toujours douce» (V, 199–205); pourquoi «préférer à la joie de *mourir* la douleur de prolonger cette vie» (V, 216–218)? Et plus concrètement il avait émis le vœu qu'Héloïse «fasse transférer son corps dans le cimetière du Paraclet» (III, 185–187).

<sup>32</sup> L'idée que «nulz homs saige de medecine ne jugera maladie par l'esgart de l'habit dehors» (IV, 262–263) se retrouve dans le RR de Jean de Meun, sans la référence à la médecine cependant.

<sup>33</sup> *Op. cit.*, p. 35.

Héloïse, quant à elle, résiste à l'ensevelissement vers lequel Abélard l'entraîne. Ces évocations mêmes de la mort constituent pour elle «une agonie pire que le trépas» (IV, 52–55). Pour toute leur vie passée et sa soumission Abélard a envers elle une dette de présence, ne serait-ce que par «l'affectueux langage d'une lettre qui calme par une vaine et trompeuse consolation le regret de l'absence»<sup>34</sup>; l'idée d'interrompre «ce voyage terrestre» ne l'effleure que lorsqu'Abélard lui paraît métaphoriquement ravi au monde, alors que «sa dernière joie était de le savoir vivant» (IV, 66–71). Au voyage terrestre Abélard répond par l'invitation à un autre voyage, vers la béatitude éternelle, dont «la douceur n'aura d'égale que celle de tenter l'aventure ensemble» (V, 270–273). A ce voyage vers l'infini, avatar de la mort, Héloïse n'aura jamais cessé d'opposer le mouvement inverse vers l'autre, le couple se tournant vers lui-même.

Le jeu des vocatifs est à ce titre significatif: le texte y révèle une Héloïse tentant désespérément de retenir dans l'affection terrestre et l'unicité Abélard qui s'y dérobe autant: dans sa première lettre et évoquant la dette d'Abélard à l'égard de sa congrégation, elle glisse insensiblement par des mots intégrés à son discours vers le rappel de leur passion exclusive: «seule je me suis donnée à toi [...], notre amour [...], le lien qui nous attache [...], le sacrement nuptial [...], mon bien-aimé [...], toi seul [répété à l'envi], l'unique objet de mon désir [...], seul maître sur mon âme comme sur mon corps», etc. (II, 117–160). Dès lors les apostrophes ne se ramèneront plus qu'à «mon unique», placé même ou dans la suscription (IV, 2) ou en final (II, 289) alors qu'Abélard ne termine que par l'évocation du Christ (III, 209 et V, 616).

Avec la constance d'une intention signifiante propre à un auteur maître de l'ensemble, sans relâche des personnages d'Abélard et d'Héloïse s'attirent, échappent et se désenlacent.

Les lettres forment incontestablement «un tout» et sans aucun doute une œuvre: elles s'appellent par les regards qu'elles portent sur quelques thèmes centrés sur le problème fondamental de la Providence. Le choix de la forme épistolaire pour cette *disputatio* est une façon de vivifier ce qui n'aurait été qu'un débat scolastique illustré de nombreuses autorités comme bien d'autres. Et pour l'affrontement de la passion amoureuse avec l'élévation de l'esprit, du siècle avec la passion de Dieu, l'auteur utilise le canevas de cette relation exacerbée dans lequel le sentiment, au lieu d'être «emmailloté» comme on a pu le regretter, a submergé le débat idéologique vers lequel il devait servir d'appât, de même qu'à Provins Abélard se servit de l'étude des arts libéraux comme «d'un hameçon pour attirer à la philosophie véritable» (I, 616–617).

<sup>34</sup> Cf. II, 60–61, 243–245 et 278–279 par exemple.

Pour E. Hicks l'attribution de la traduction à Jean de Meun, que Ch. Charrier ne conteste pas<sup>35</sup>, «est une solution de facilité»<sup>36</sup>. Il pensait s'appuyer sur la «réduplication synonymique» pour établir un rapport certain entre Jean de Meun et la traduction: «des résultats n'ont pas été aussi probants que nous l'avions espéré» si bien que «nous n'avons guère de raisons d'attribuer ce travail à Jean de Meun si ce n'est l'existence bien attestée d'une traduction faite par lui» outre son intérêt pour ce texte au XIII<sup>e</sup> siècle et «l'excellence de la traduction elle-même, digne du poète de la Rose»<sup>37</sup>.

Mais l'auteur du *Roman de la Rose* n'est pas le dernier à disputer de la science et à entrer dans les diverses lices où elle combat, ni à débattre de l'amour, du désir, du mariage, de la femme, des faux amis aussi, de l'université, de l'hypocrisie et surtout de la liberté et de la Providence, de la castration même, avec Origène, Saint Jérôme et des autorités familières à ces lettres. Sa technique de prédilection est la digression, comme on n'a cessé de le lui reprocher, disons plutôt la construction en abyme, l'enchâssement parfaitement maîtrisé comme une adjonction successive d'exemples et de développements. Ce sont des thèmes et la technique de la correspondance.

Sans vouloir entrer plus dans un débat dont il n'est plus temps ici, pourquoi ne pas imaginer que Jean de Meun soit non seulement le traducteur mais aussi l'auteur de ces lettres? Ni les thèmes, ni la technique, ni les dates des manuscrits ne s'y opposent. L'argument que le texte français recèlerait quelques contresens ne tient pas: les rares exemples<sup>38</sup> ne sont pas avérés; Ch. Charrier utilise un prudent «semble-t-il» bien justifié. De même l'argument de «quelques omissions» de mots qu'il «ne comprendrait pas»<sup>39</sup> comme «Charibdz et Scylla» traduits par «péril»; c'est oublier ses principes de traduction que Jean de Meun expose dans le prologue de sa traduction de Boèce et en particulier: «si je eüsse espous mot a mot li latin par le françois, li livres en fust trop occurs aus gens lais»<sup>40</sup>.

Enfin, la date des manuscrits latins ne s'oppose pas plus à une attribution de l'œuvre entière à Jean de Meun, car ils «sont tous postérieurs à l'époque où Jean de Meun aurait travaillé sur ces textes; le manuscrit français,

<sup>35</sup> Jean de Meun: *Traduction de la première épître de Pierre Abélard*, Paris, Champion, 1934, p. 1.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. XXIX.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. XXXI.

<sup>38</sup> Jean de Meun, *Traduction...*, p. 36.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 37.

<sup>40</sup> Voir E. Langlois, «La traduction de Boèce par Jean de Meun», *Romania*, XLII, 1913, p. 336, où il revendique aussi après d'autres traductions celle des Epîtres.

lui-même tardif, a été copié vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle»<sup>41</sup>. Repris par E. Hicks, le stemma établi par J. Monfrin<sup>42</sup> fait ressortir les manuscrits A et T, «excellents témoins, vraisemblablement les plus anciens»<sup>43</sup>; le manuscrit latin T (BM de Troyes ms 802) est daté *au mieux* de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et le manuscrit A (Paris, BN, lat. 2923) du milieu ou fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Ils ne sont selon ce stemma que des copies d'un original, même si «T est quasi *précellent*»<sup>44</sup>, mais ces manuscrits ne comportent pas de «discordances véritables» et par conséquent aucune édition n'est très différente des autres<sup>45</sup>. Donc ou ces copies sont très soignées ou... de la même époque et proches de l'original, donc de la même époque que Jean de Meun.

S'il n'y a pas là de raison très positivement déterminante pour que..., il y a au moins là des raisons pour que peut-être..., et en tout cas aucune raison pour que Jean de Meun ne soit pas l'auteur et de la traduction et de l'original qui, de toutes façons, pour les motifs que nous avons exposés, constituent un tout suffisamment cohérent et composé pour qu'on y voie une œuvre de fiction porteuse d'un débat idéologique.

Yves Roguet

**KORESPONDENCJA SENTYMENTALNA  
CZY KORESPONDENCJE ŚWIATOPOGLĄDOWE?  
ABELARD I HELOIZA**

Nikt dziś nie traktuje korespondencji Abelarda i Heloizy jako zbioru autentycznych listów. Autor pracy podkreśla znaczenie systemu odniesień w listach do innych listów zbioru: ich spójność i konsekwencję trudno pogodzić z hipotezą spontanicznej wymiany uczuć i myśli dwojga kochanków. Nienaturalnie brzmią też liczne argumenty uzasadniające korespondencję. Jeszcze ważniejszym czynnikiem świadczącym o fikcyjnym charakterze dzieła jest sama jego kompozycja, głęboko przemyślana, „literacka”, widoczna zarówno w coraz bardziej mistycznym sposobie zwracania się do siebie kochanków, jak i w oryginalnej narracji, która sygnalizuje różne problemy, rozwija je i przeplata, aby – zatoczywszy koło – wrócić do punktu wyjścia. Wreszcie literacki rodzaj korespondencji sugerują podejmowane tematy, oscylujące wokół boskiej opatrności. Nadają one korespondencji spójność i odzwierciedlają raczej kompozycję ideologiczną niż ewolucję psychologiczną. Wszystkie te argumenty dowodzą, że listy Abelarda

<sup>41</sup> E. Hicks, *op. cit.*, p. XLIV.

<sup>42</sup> Abélard, *Historia calamitatum*, publié par J. Monfrin, Paris, Vrin, 1959.

<sup>43</sup> E. Hicks, *op. cit.*, p. LI.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. LII.

<sup>45</sup> J. Monfrin, *op. cit.*, p. 53.

i Heloizy nie są autentyczną korespondencją, lecz uczoną *disputatio*, w której miłość stanowi tło dyskusji nad żywotnymi w średniowieczu zagadnieniami i wartościami. Dzięki formie epistolarnej twórca rzekomej korespondencji uniknął suchej debaty scholastycznej. Opierając się na swej analizie, autor pracy twierdzi, że nic – ani tematy, ani kompozycja, ani daty rękopisów – nie stoi na przeszkodzie, aby autorstwo korespondencji Abelarda i Heloizy przypisać Jeanowi de Meun, twórcy *Powieści o róży*.